

Le kairos, ou le bon moment pour agir

Les circonstances de l'action: la question «quand»

Dans la Troisième Partie de *Soi-même comme un autre*, Ricœur débute l'étude consacrée à la théorie de l'action par la présentation de ce qu'il nomme le **schéma conceptuel de l'action**. Il s'agit de procéder à l'**énumération** des **notions clés** et des **questions spécifiques** ayant pour **fonction** de «déterminer ce qui «compte comme» action». Dans ce **réseau notionnel** constituant à propos de l'action un «*jeu de langage cohérent*», figurent en bonne place les **circonstances de l'action, exprimées par les questions «où» et «quand»**. Déjà, dans son *De officiis*, Cicéron distinguait **deux coordonnées, spatiale et temporelle, de l'action**. Cette **double localisation** – le **lieu** et le **temps**, la **place** et la **date**, le **locus** et le **tempus** - sont la **condition** de toute **existence historique** et de toute **action**.

C'est vers la **question «quand»** que nous proposons de nous tourner. Comme l'écrit Frédéric Laupies dans ses *Premières leçons* sur *L'action* «*L'action s'insère(...) dans la réalité objective; elle doit donc se plier à la condition première qu'est le temps*». **Penser l'action suppose donc une intelligence du temps, intelligence qui est la condition même de son succès**. «*Pour penser l'action, dans sa liberté même, il faut penser son rapport essentiel au temps*».

Se pose alors la question du choix du moment de l'action. Le choix de ce moment est-il **indifférent**, au sens où **tous** les moments du temps seraient également **favorables** à l'**action** de l'homme? Ou faut-il soutenir que pour **toute action** existerait un **bon moment**, un **temps opportun**(étymologiquement le temps **opportun** est celui qui nous **ramène au port**)?

Dans une telle optique, l'action n'advierait pas à **n'importe quel moment**. **Bien agir, ce serait agir quand il faut**. Nous rencontrons là une **idée familière**, d'origine **populaire**: comme dit le forgeron, «il faut battre le fer quand il est chaud». Cette notion est également présente dans la **sagesse traditionnelle**. L'importance du moment favorable à l'action est un **lieu commun** de la **poésie grecque**, comme chez Hésiode (*Les travaux et les jours*, vers 694).

Mais l'idée est présente également dans les **textes bibliques**. Selon la sagesse de L'Écclésiaste, **il y a un temps pour toutes choses**. *«Il y a un moment pour tout/ et un temps pour chaque chose sous le ciel:/un temps pour enfanter et un temps pour mourir,/un temps pour planter et un temps pour arracher le plant,/un temps pour tuer et un temps pour guérir,/un temps pour saper et un temps pour bâtir»*. Et toutes ces actions sont belles et bonnes en leur temps. Le Nouveau Testament reprendra à plusieurs reprises l'idée du **moment favorable**. Ainsi la parabole du serviteur prudent ou celle des vierges prudentes qui attendent *«le jour et l'heure»* (Mathieu XXIV et XXV), ou encore cette réponse de Jésus à ses disciples *«prenez garde, veillez, car vous ne savez quand ce sera le moment»* (Marc, XIII).

Le kairos des Grecs

Ce sont les anciens Grecs qui se sont les premiers interrogés sur cette idée du moment opportun pour agir en forgeant la notion de kairos. Pierre Aubenque, dans son ouvrage La prudence chez Aristote, fait remarquer que *«les Grecs ont un nom pour désigner cette coïncidence de l'action humaine et du temps, qui fait que le temps est propice et l'action bonne: c'est le kairos»*.



kairos

La notion de kairos a d'abord appartenu au **vocabulaire médical**. C'était un des **lieux communs** de la **médecine hippocratique** que l'**action thérapeutique** du médecin ne doit pas se baser sur des préceptes trop généraux, mais **s'adapter** à la **variabilité** des individus comme des **circonstances** (de même que le médecin, selon Hippocrate, doit se préoccuper du **moment favorable** à la guérison, il doit également être attentif au **lieu favorable** à celle-ci).

On doit à Aristote d'avoir fait passer la notion de *kaïros* du plan médical au **plan** proprement **philosophique**. A travers son analyse de cette notion Aristote cherche, selon Aubenque, à dégager «une certaine structure de l'action humaine, qui reste identique quelles que soient les fins de cette action».



Aristote, fragment d'une toile de Raphaël

Reprenant une **idée familière** à la **sagesse grecque**, selon laquelle le *kaïros* était un **moyen** entre **deux extrêmes**: le **trop** et le **pas assez**, Aristote assimile le **temps opportun** à une **médiété**, un **juste milieu** dans l'**ordre du temps**. **L'action réussie exige que soit trouvé cet équilibre instable entre le trop tôt et le trop tard**. Dans ce domaine, comme dans les autres, il faut **éviter le défaut** comme l'**excès**.

Le temps de l'action

Postuler l'existence d'un temps opportun pour toute action, c'est présupposer que les **instants du temps** sont **qualitativement différenciés**. S'il y a des **instants indifférents**, il y a aussi des «**minutes enchantées**». Aux «**moments arides**» succéderont des «**moments inspirés**», des heures propices qu'il faut mettre à profit pour agir. Comme l'écrit Frédéric Laupies (manuel cité) «*Pour elle (l'action) le temps n'est pas un continuum homogène: les moments ne sont pas interchangeables*».

Le temps du *kaïros* – et donc celui de l'action – n'est pas seulement un temps qualitativement différencié, c'est également un temps **irréversible**. «*Ce qui se présente ne sera plus*», rappelait déjà Aristote. **L'occasion d'agir est unique, elle ne connaît pas de seconde fois, elle n'admet ni répétition, ni réédition.**

Tel est le constat martelé par [Jankélévitch](#) dans *Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien*(1 *La manière et l'occasion*) «L'occasion est une aventure, et elle advient toujours pour la première fois». «Jamais auparavant, et jamais plus». Là est le **pathos** de l'**occasion**, qui est aussi celui de l'**action**.

A l'irréversibilité du temps, enfin, il convient d'ajouter son **imprévisibilité**: le temps n'est pas pure continuation d'être, mais **innovation perpétuelle**. «*Imprévisibilité et irréversibilité*», note Jankélévitch, *sont d'ailleurs comme le recto et le verso d'une même temporalité: si l'événement nouveau est toujours inédit, c'est que les événements anciens ne souffrent aucune répétition*».

«**L'action dépend donc d'une durée propre, non anticipable et non programmable**» constate Jean-Jacques Wunenburger dans son article *Remarques sur les limites de la praxéologie* (manuel L'action, Ellipses).

La prudence comme intelligence de la contingence

Ainsi l'**action humaine** ne s'inscrit pas dans un monde **absolument prévisible**. **Elle est donc étroitement liée à la contingence, c'est à dire au domaine de ce qui peut être ou ne pas être, ou être autrement qu'il n'est.**

On doit à Aristote, dans le contexte du monde grec qui est le sien, une analyse approfondie de la notion de **contingence**, dont il nous propose à la fois une **cosmologie** et une **ontologie**. Pour Aristote, la **contingence** est **propre** à un certain **domaine de l'être**: le **monde sublunaire**, ce monde **imparfait** où vit l'**homme**. A la différence des **sphères supérieures** du monde, qui constituent le monde de l'**immuable** et du **parfait**, le **monde sublunaire** se caractérise par sa **nature inachevée**. En effet, il ne s'agit pas d'un monde **homogène**, mais d'un **composé**, d'une **association** d'une **forme parfaite** et donc parfaitement **prévisible** et d'une **matière imparfaite**, introduisant en lui **imprévisibilité** et **hasard**. La **contingence** est en ce sens directement **liée** à l'**indétermination de la matière**.

Cependant, si elle est indissociable d'un certain inachèvement des régions inférieures du monde, la contingence est aussi ce qui rend possible l'action humaine. Comme le remarque en effet Philippe Fontaine dans son manuel sur *L'action* «*C'est précisément parce que le monde est indéterminé, et frappé de contingence, (...) que l'action humaine est à la fois souhaitable et nécessaire*». C'est alors le **propre de l'action** que de tirer parti de la **contingence**, en y voyant non un **obstacle**, mais une **chance**.

C'est en exerçant cette vertu qu'est la **prudence** (**phronesis**) que l'homme accèdera à l'**intelligence de la contingence**. La prudence, dans laquelle Aristote voit un **modèle pour l'action**, est la «*disposition à choisir et à agir concernant ce qu'il est en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire*». Comme la sagesse, la prudence participe des **vertus intellectuelles**.

Aristote cependant met beaucoup de soin à **différencier** la **prudence** de la **sagesse**. La **sagesse** porte sur «*ce qui ne naît ni ne périt*», et ignore le monde du devenir. En tant qu'elle est une **science**, elle a pour objet le **nécessaire** (ce qui ne peut pas ne pas être). Purement **théorique**, la sagesse s'accomplit dans la **contemplation**. La **prudence** quant à elle porte sur les êtres soumis au **changement**, donc sur le **contingent**. Elle a partie liée avec la **dimension** de la **temporalité**. Son **objet** est l'**action**. **La prudence doit alors permettre à l'homme d'apprécier les circonstances toujours particulières et singulières de l'action, donc de s'adapter à la situation présente**. Comme l'écrit Frédéric Laupies (manuel cité) «*L'homme prudent reconnaît ce qui est opportun dans le cas présent*».

Comment s'acquiert la prudence

Parce qu'elle n'est pas une **science**, la prudence ne s'acquiert pas par **enseignement**, elle n'est pas **communicable** par de simples **discours éducatifs**. En témoigne le fait qu'elle ne se **transmet** pas de **père en fils**, comme le montre l'exemple de Périclès et de ses enfants. **Seul le temps permet d'acquérir la prudence, elle est le fruit de l'expérience**, «*ce savoir vécu plus qu'appris*» qui «*s'enracine dans l'existence de chacun*» et qu'il appartient donc à chacun «*de reconquérir pour soi-même*» (Pierre Aubenque, ouvrage cité). En effet, avec l'**expérience**, on acquiert la **familiarité** de certains **types** ou **formes** d'**actions**, ce qui permet de les **reconnaître immédiatement** lorsqu'elles se présentent. En affirmant qu'il faut du **temps** pour accéder à la prudence, Aristote rejoint un **lieu commun** de la **sagesse grecque**: il faut être **vieux** pour être **phronimos**. «*La prudence porte sur des cas particuliers, qui ne sont connus que par expérience, et (...) le jeune homme est inexpérimenté*»(*Ethique à Nicomaque VI 1142a15*). Aristote reconnaît d'autre part que cette capacité à discerner le **kairos** relève davantage d'une forme d'**intuition pratique immédiate** que d'un raisonnement conceptuel. C'est pourquoi la prudence peut se trouver **présente** et **accomplie** chez des **hommes ignorants**. «*Certains ignorants sont mieux doués pour l'action que ceux qui savent*»(*Ethique à Nicomaque VI 1141b16*). Dans certains **cas privilégiés** où une telle intuition devient **infaillible**, il convient d'admettre qu'elle est le **fruit** d'un **don divin**, d'une **faveur durable** de la **divinité** «*elle échoit, (...) en conséquence de certaines causes divines, à ceux que favorise vraiment la bonne fortune*»(*Ethique à Nicomaque X 1179b*).

L'homme du kairos

Selon Aristote, c'est dans le **personnage** de Périclès ou dans celui des «*gens de son espèce*», que réside l'**illustration** la plus **typique** de cette vertu qu'est la **prudence**. Un tel jugement était un **lieu commun** dans la Grèce de l'époque. Ainsi l'historien Thucydide désignait déjà Périclès comme «*le premier des Athéniens, grâce à sa capacité éminente pour la parole comme pour l'action*». Si le grand homme d'Etat athénien est, dans l'esprit d'Aristote, le véritable **représentant** de la **prudence**, c'est d'abord en raison de la «**nature politique**» de l'**homme**. **Mais c'est aussi parce que l'homme politique doit savoir allier le souci de l'ensemble– la sauvegarde de la cité – avec celui du détail: la reconnaissance de l'instant favorable pour agir, par exemple en temps de guerre, quand il s'agit de déclencher une bataille.**

Poursuivant l'analyse d'Aristote, reconnaissons que tout l'**art** subtil du **stratège** ou de l'**homme de guerre** consiste à tirer le meilleur parti des conditions offertes par un moment donné. Ainsi le bon **général d'armée** saura sentir, lors d'un combat ou d'une bataille, le moment où «*le vent tourne*» et où «*la fortune change de camp*», ce qui lui permettra, par exemple, de profiter de l'affaiblissement très fugitif de l'adversaire pour prendre l'avantage sur lui.

De l'**art de la guerre** à celui de la **conquête amoureuse**, il n'y a qu'un pas, comme le remarquait déjà Machiavel. Le **séducteur**, l'**aventurier de «l'équipée érotique»** est lui aussi un «**chasseur d'occasions**», comme le souligne Socrate dans *Le banquet* de Platon. Ainsi le Dom Juan de Molière – qui n'hésite pas à recourir au vocabulaire militaire pour parler de ses entreprises de séduction – déclare être toujours à l'affût de «*toutes les beautés qui peuvent nous frapper les yeux*». Impétueux, Dom Juan vole d'occasion en occasion afin de ne pas en manquer une seule. «*Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous*»(*Dom Juan*, Acte I, scène 2).



Don Giovanni, film de Losey

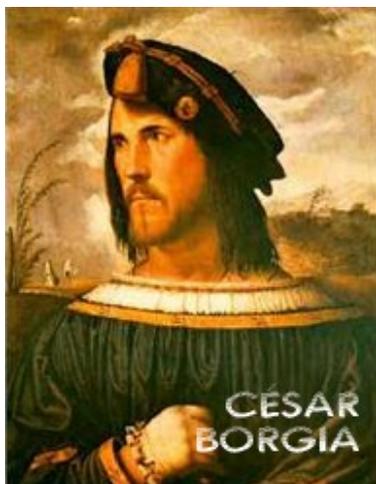
A l'inverse, l'**antithèse** de l'**homme du kaïros**, serait, comme le fait remarquer Jankélévitch (ouvrage cité), celui qui souffre d'une sorte d'**anachronisme chronique** dans la **conduite de ses actions**, ce qui le rend **incapable d'agir à propos**. **Victime d'une sorte de malchance ou de maladresse temporelle, il multiplie les erreurs et les bévues sur le «quand» de l'action. La sienne est toujours intempestive, c'est à dire à contretemps.** «*Il y a d'ailleurs*», poursuit Jankélévitch, «*mille manières d'intervenir hors de saison*». Ainsi du cas de ceux qui **agissent trop tôt**, comme les grands émotifs, qui sont toujours pénétrés d'une hâte excessive, ou les passionnés, que leur «*passion brouillonne*» entraîne à anticiper frénétiquement sur le bon moment. Mais il y a aussi le cas de ceux que leur **lenteur congénitale** amène à **agir trop tard, après coup**, ceux qui s'essoufflent et finissent toujours par «manquer le coche». Dans cette **galerie de portraits**, n'oublions pas le «**gaffeur**»: sa **lourdeur**, son **manque de tact** le privent de cette **finesse temporelle** qui permet de savoir quand agir à propos. Le gaffeur est «*le génie de la maladresse*». **Il dit ou fait ce qu'il ne faut pas dire ou faire, quand il ne faut pas le dire ou le faire.**

Le prince nouveau selon Machiavel

Mais c'est sans doute Machiavel qui a brossé le **portrait** à la fois le plus cynique et le plus réaliste de cet «*ingénieur des occasions*», selon l'expression de Jankélévitch (ouvrage cité). L'homme du kaïros, c'est en ce sens le **Prince nouveau**, l'**aventurier**, le **condottiere**, qui incarne «*la forme spécifiquement italienne du style aventureux*». Machiavel, en effet, écrit «*pour des aventuriers qui courent leur chance et jouent un jeu*». Dans ce «*champ de forces en devenir*» que constitue l'échiquier politique de la Renaissance italienne, le prince nouveau va profiter de l'**instabilité** des **principautés** pour **briguer le pouvoir**, puis tenter d'y **accéder** et de s'y **maintenir**. Pour ce faire, il lui faudra, grâce à ce **talent politique** auquel Machiavel donne le nom de **vertu (virtù)**, **trionpher** de la **fortune**. Ni destin au sens des anciens, ni Providence divine des chrétiens, la **fortune** est cette **puissance capricieuse et changeante** qui représente le **cours aléatoire du monde**. Mais s'il est vrai qu'elle est **maîtresse d'une part des actions humaines**, «*elle nous laisse cependant gouverner l'autre moitié, ou à peu près*» ([Le prince, chapitre XXV](#)). **Le succès politique est alors, pour Machiavel, la rencontre d'un talent et d'une situation.** Le génie politique consistera à «*agir opportunément en fonction de l'état de la situation*». **Le prince véritable est celui qui sait voir dans la situation présente, qu'elle soit favorable ou critique, une occasion unique de réussir.**

Pour ce faire, il devra mettre en œuvre des **qualités diverses**, et d'abord le **talent de l'improvisation**: l'occasion est **fugace**, elle ne laisse pas toujours le temps suffisant à la réflexion. Elle exige un **agir prompt**. «*Pendant que tu perds ton temps à me parler*», fait dire Machiavel à la fortune, «*je me suis déjà échappée de tes mains*». D'une façon générale, il est dangereux de trop compter sur le temps. Choisir l'**audace** s'avère souvent plus **avantageux** que de procéder froidement, avec **prudence** et **circonspection**. Pour «*saisir aux cheveux l'occasion*», il faut savoir être **impétueux**, et user au besoin de **brutalité** et de **violence**. «*Pour ma part, je pense ceci: il vaut mieux être fougueux que circonspect, car la fortune est femme, et il est nécessaire, si on veut la soumettre, de la battre et de la bousculer*» (*Le prince*, chapitre XXV). Enfin, le prince devra faire preuve de **souplesse adaptative**, voire de **versatilité**; sous peine de voir ses actions se figer dans la sclérose de l'habitude, il lui faudra savoir, telle la girouette, tourner avec le vent et s'incliner dans le sens qui lui est le plus favorable, ne pas tenir ses promesses ou trahir celui qui lui aura fait confiance. Un homme qui serait capable de **changer avec les circonstances** ne serait jamais en **échec**.

Tel est l'art de l'action politique selon Machiavel: un art de l'action aventureuse et risquée, qui s'offre de préférence aux jeunes gens. A la différence du phronimos d'Aristote, le prince de Machiavel est un **homme jeune**, à l'image de César Borgia, car la fortune «*est l'amie des jeunes gens, parce qu'ils sont moins circonspects, ont plus de vigueur et la commandent avec plus d'audace*».



Le kairos et la vie morale

Nous n'avons jusqu'ici envisagé la question du moment favorable pour agir que sous son **aspect pragmatique**, en tant que l'occasion, pour celui qui sait adroitement la capturer, peut être facteur de **réussite**. A moins de tomber dans l'**amoralisme** cependant, il apparaît difficile de **dissocier** totalement le **kairos** de l'**éthique**. Comme le constate en effet Frédéric Laupies (ouvrage cité) «*Deux logiques de l'action*» doivent être distinguées. «*La première, pragmatique, appréhende l'action dans ses effets ; la seconde, pratique au sens de morale, l'appréhende quant à sa signification ultime*». **Il convient donc de nous demander si la temporalité appartient à la caractérisation morale de l'action et pas seulement à son efficacité.**

Constatons d'abord que l'**occasion**, quand elle se présente, peut être mise au service de la **mauvaise** comme de la **bonne action**, qu'elle peut favoriser tout autant l'**action honteuse** ou **vicieuse** que l'**action vertueuse**. Car l'**occasion tentatrice**, celle qui pousse à la **faute**, au **péché**, à la **chute**, existe bien. Ajoutons même, avec Jankélévitch (ouvrage cité) que «*les occasions de trébucher, faute de prévoyance ou de clairvoyance, sont aussi fréquentes et banales que l'occasion tout court est exceptionnelle*». A ce propos, Platon, au Livre IV de *La République*, relate l'**histoire de Léontios**, qui remontait du Pirée lorsqu'il fut confronté au **spectacle** de «*cadavres qui gisaient au lieu des exécutions publiques*» et qui céda à la **tentation** de regarder de tous ses yeux et de se repaître de cette scène malsaine. «*Pendant un certain temps, il aurait résisté et se serait voilé le visage, mais finalement subjugué par son désir, il aurait ouvert grands les yeux et, courant vers les suppliciés, il aurait dit: «Voilà pour vous, génies du mal, rassasiez-vous de ce beau spectacle!»*»(439e440a).

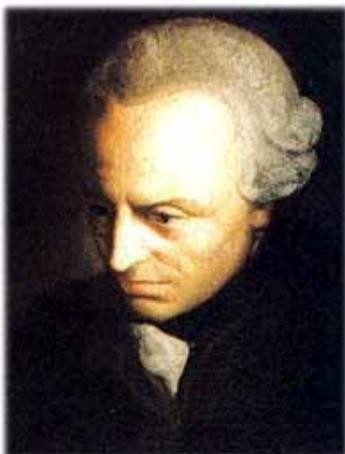
Dans la plupart des cas cependant, l'occasion tentatrice n'est que l'**événement adventice** et **contingent** permettant à des **possibles latents** de **s'actualiser**. Faute d'**occasion véritable**, certains n'hésiteront pas à **créer** des **occasions artificielles**, ou à trouver de **faux prétextes** pour «*se décharger d'un péché déjà commis*»; «*n'importe quel incident sera chargé de ce rôle et endossera docilement la responsabilité que l'intention inavouable lui délègue*» remarque Jankélévitch (ouvrage cité).

Sartre, dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme*, **évoque à ce propos l'attitude très courante qui consiste à s'excuser, voire à se donner bonne conscience de l'échec de sa vie, en invoquant un destin adverse ou des circonstances défavorables.**

«Les circonstances ont été contre moi», je valais beaucoup mieux que **ce que j'ai fait**, ou que **je n'ai pas fait**. Se retrancher derrière **l'alibi facile des circonstances** (si je n'avais pas fait telle mauvaise rencontre ou telle lecture pernicieuse, je n'aurais jamais accompli ce crime; si je n'ai pas connu le grand amour, si je n'ai pas écrit de bons livres, c'est parce que les occasions de telles actions ne se sont pas présentées à moi) n'est jamais, pour Sartre, qu'un des nombreux visages de la **mauvaise foi**.

Envisageons maintenant le cas de l'**action morale**, c'est à dire de l'action accomplie en vue du **bien**. **Y a-t-il un kaïros de l'action morale? Ou bien l'action morale ne laisse-t-elle aucune place à la délibération sur le moment opportun?**

Pour Kant, la **question de la temporalité de l'action** ne saurait intervenir qu'en ce qui concerne les **actions indifférentes**, c'est à dire les actions dont la **fin** peut être soit **bonne**, soit **mauvaise**. C'est à un tel type d'actions que s'adressent les **règles de l'habileté** ou les **conseils de la prudence**. Ainsi les **règles de l'habileté** se présentent-elles sous forme d' **impératifs techniques** qui sont toujours, pour Kant, des impératifs **hypothétiques**, c'est à dire **conditionnés** par le **choix des moyens** en vue d'un **but** à réaliser. «*La question ici n'est pas de savoir si la fin qu'on se propose est raisonnable et bonne, il ne s'agit que de ce qu'il faut faire pour l'atteindre*» (Fondements de la métaphysique des mœurs Deuxième section par.20). Dans le cadre de tels impératifs techniques, la recherche du **bon moment de l'action** a un **sens**. **Agir habilement, c'est toujours agir en temps opportun**. C'est le cas de l'agriculteur, qui attendra la maturité du blé pour moissonner – faute de quoi la récolte sera perdue – ou celui du médecin qui tiendra compte du moment critique de la maladie pour agir efficacement en vue de la guérison. **Dans le domaine de l'éthique, par contre, on ne saurait calculer le bon moment de l'action morale.**



Emmanuel Kant

A la différence de tous les autres impératifs, en effet, qui sont toujours hypothétiques, **l'impératif moral est catégorique**, c'est à dire **sans condition**: il présente l'action comme **nécessaire pour elle-même**. L'impératif catégorique concerne non la **matière** de l'action, mais sa **forme**. Ce qui signifie qu'il ne s'intéresse pas aux **circonstances**, toujours **contingentes** et **relatives**, de l'action, à son «*enracinement empirique*» selon l'expression de Frédéric Laupies (ouvrage cité), mais seulement au **principe** qui la **guide**, à la **logique** qui y **préside**. Et ce principe est celui de l'**universalité**. La loi morale vaut pour **tous** les cas et pour **tous** les hommes. **Il en résulte que toute interrogation sur les conditions temporelles de l'action est exclue. La loi morale est atemporelle, puisqu'elle vaut toujours et absolument.** Ainsi, pour Kant, il n'y a pas d'**exception** à la **loi morale**. Kant refuse toute **casuistique des cas particuliers**, qui dirait par exemple «dans le cas présent» ou «en raison de telles circonstances particulières». Soit la maxime «Il ne faut pas mentir». Elle n'implique **aucune exception**, quelle que soit la **situation** ou le **moment**. **Dès qu'on discute du kairos de l'action morale, on n'a plus un vrai impératif, car l'impératif catégorique se rapporte à ce qui vaut toujours, absolument.**

Accordons à Kant que, de même, comme le fait remarquer Aristote en *Ethique à Nicomaque* II (1107a10-15), qu'il est de **mauvaises actions absolues** pour lesquelles il n'y a pas de bon moment – dans ce cas, il faut **ne jamais faire**, car elles sont par définition, de **tout temps**, **excessives** – il est **toujours le bon moment** pour accomplir l'**action bonne**. **Il n'est jamais trop tôt ou trop tard pour l'action vertueuse.** On peut cependant reprocher à Kant l'**excès** de son **formalisme**, qui court le risque de conduire à l'**abstraction** de la **moralité**. On doit à Hegel d'avoir **stigmatisé** la «**belle âme**», l'âme pure et noble qui, «*dans l'angoisse de souiller la splendeur de son intériorité par l'action*», «*fuit le contact avec l'effectivité*» et finit, incapable de se mesurer avec les circonstances extérieures, par **somber** dans l'**inactivité**. Ainsi par souci de «*préserver la pureté de son cœur*», la belle âme devient «*une malheureuse BELLE AME*», une «*conscience du vide*» qui s'évanouit et se dissout dans l'**absence d'action**.

Bibliographie support

Ricœur Soi-même comme un autre Troisième partie

Frédéric Laupies L'action Premières leçons

Ancien Testament L'Ecclesiaste

Pierre Aubenque La prudence chez Aristote

Aristote Ethique à Nicomaque (en particulier Livre VI)

Jankélévitch Le Je-ne-sais-quoi et le Presque-rien 1 La manière et l'occasion

L'action sous la direction d'Hervé Guineret Ellipses

Philippe Fontaine L'action

Molière Dom Juan

Machiavel Le prince (essentiellement chapitre XXV)

Platon République IV

Sartre L'existentialisme est un humanisme

Kant Fondements de la métaphysique des mœurs

Hegel Phénoménologie de l'esprit